



«Ce que j'ai vécu m'a donné une force que je n'aurais jamais pu avoir, cette force de rébellion, de dire ce que j'ai à dire sans avoir peur.»

La vie en (œil au beurre) noir

TÉMOIGNAGES Elles prennent des coups, désormais elles parlent. Dans «A contre-coups», un recueil tout en simplicité et dignité, elles sont quinze femmes à raconter leur enfer au quotidien.

Elles s'appellent Fatou, Muriel, Marie-Ange et Eva. Avec onze autres femmes, elles ont accepté de témoigner des violences subies et du difficile combat pour leur survie. Cela se passe en France, en 2006, mais cela vaut pour n'importe quel point du globe (lire encadré). Car si la femme, aujourd'hui, réussit à rattraper son retard sur les différentes questions d'égalité, les coups pleuvent toujours autant. Selon l'Observatoire national de la délinquance, «en France, plus d'une femme sur dix subit une agression sexuelle au cours de sa vie». Plus grave encore, «une femme meurt tous les deux jours sous les coups de son (ex) compagnon». Les raisons? Anodines, nulles, non avenues. «Des réactions d'hypermachisme, beaucoup de cas pathologiques», selon An-

nette Lucas, l'auteure du livre. Et pourtant, même si la chanson trotte dans la tête (*Les histoires d'amour finissent mal en général* par les Rita Mitsouko), à chaque fois, tout commence toujours bien. Comme dans les films, il y a l'arrivée d'un superbe gars, genre prince charmant, une vie de rêve qui s'annonce et c'est après que ça vire au glauque. La femme est prise au piège. Isolée, meurtrie, terrorisée, rongée de honte et de culpabilité. On sait qu'il n'y a pas de happy end à attendre, car les blessures ne seront jamais cicatrisées.

A contre-coups est à prendre comme une main tendue, une parole à saisir au vol. Il y en a qui veulent dépenaliser les drogues douces, il faudrait penser à débanaliser la baffé dure. Ça paraît bête, mais à lire ces

témoignages, on se rend compte à quel point les disputes domestiques sont devenues communes. Réduites à de la paperasse policière.

LA PANOPLIE DES HORREURS CONJUGALES

À l'origine de ce projet, on trouve deux femmes. Annette Lucas d'abord, 45 ans et graphiste de formation, dont l'expérience dans le domaine se bornait à l'année 1986, époque où elle avait participé à la création de la première permanence téléphonique «Viol femmes information». Jane Evelyn Atwood ensuite, photographe américaine basée à Paris, reconnue pour son regard humain et son travail en profondeur: ainsi de *Trop de Peines*, *Femmes en Prison*, un



«J'ai l'image d'une toile d'araignée, qu'il a tissée petit à petit pour me piéger, en allant toujours plus loin. Il a fait le vide autour de moi.»



«J'ai été violée par mon père à 15 ans et, comme toutes les victimes, j'étais plus ou moins amnésique par rapport à ce qui s'était passé.»

livre sur l'incarcération des femmes dans le monde, qu'elle a mis dix ans à boucler. Annette Lucas: «C'est Aida, une jeune comptable, qui m'a parlé de son divorce en cours et des violences qu'elle avait subies. Elle en parlait avec tant de simplicité que je me suis dit que son histoire méritait un livre.» Le processus s'enclenche et la panoplie des horreurs s'élargit: inceste, viol dans un parking, séquestration. Pour chacune de ces femmes interviewées, deux-trois heures de témoignage, «40 pages dactylographiées». Les photos sont là pour apporter une note d'espoir, montrer que ces femmes «se sont reconstruites». Jane Evelyn Atwood: «J'ai utilisé la couleur pour ancrer ces femmes dans la réalité d'aujourd'hui. Personne ne posait, mais toutes ont été prises dans leur quotidien.» Visages marqués mais traversés d'une forme d'épanouissement, tout au moins de soulagement. Elles ont des âges divers, et proviennent de milieux sociaux variés, certaines sont connues (Lola Lafon, auteur du livre *Une fièvre impossible à négocier*), d'autres pas. Toutes dans le même panier, avec le même désir d'avenir.



Elles ont eu le courage d'en parler, il serait de bonne tenue d'écouter ce qu'elles ont à dire.

Maxime Pégatoquet

→ **A contre-coups**, Ed. Xavier Barral, 223 p.

Femmes battues, une priorité pour Amnesty International

La section suisse d'Amnesty International vient de faire une tournée en Suisse avec un mobile-home baptisé «Sweet Home». Trois questions à **Marion Schick**, porte-parole.

Quels étaient les objectifs de votre campagne?

Sensibiliser l'opinion publique à la violence domestique, faire des interventions dans des centres professionnels, faire prendre conscience d'une réalité qui, il y a cinq ans encore, était complètement niée. Il faut savoir qu'en Suisse, un meurtre sur deux a lieu dans le cadre de violences domestiques. Et que nombre de ces personnes décédées avaient pris contact avec la police au préalable. Le but était aussi de faire pression sur les autorités vis-à-vis des discriminations de prise en charge selon le canton de résidence.

Quelles sont les causes des violences?

Principalement la différence de pouvoir, car la relation est inégale dans une société où la domination masculine est encore importante. Sinon, il y a des facteurs aggravants comme le chômage, l'insécurité au travail ou la promiscuité familiale, mais l'impunité joue aussi un rôle. En ce sens, la loi votée en avril 2004 a été très importante, car désormais toute violence domestique est poursuivie d'office.

Si vous aviez un seul conseil à donner?

Ne rien accepter. La première gifle est déjà un acte grave en soi, car la violence n'est jamais une bonne réponse au sein d'un couple. Il faut aussi se dire que l'accepter, c'est le signal qu'on est prêt à en recevoir d'autres. Il ne faut pas avoir de sentiment de culpabilité au moment d'aller frapper à la porte d'un ami ou d'une association.

MP

→ Pour se renseigner (ou même dialoguer en ligne): www.violencequefaire.ch
→ www.amnesty.ch